L'interdisciplinarité n'existe pas

Interdisciplinarity doesn't exist

Jérôme Bourdon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2652>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2652

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 155-170

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Bourdon, « L'interdisciplinarité n'existe pas », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 21 juin 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2652> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2652

> ÉCHANGES

JÉRÔME BOURDON

Analyse du discours, argumentation et rhétorique

Université de Tel Aviv, Israël

jerombourdon@gmail.com

L'INTERDISCIPLINARITÉ N'EXISTE PAS

Résumé. — L'interdisciplinarité est une notion d'apparence sympathique, brandie fréquemment comme un fétiche d'ambition scientifique, de surcroît appréciée des autorités universitaires et des agences qui donnent des crédits. Pourtant, pour parler d'interdisciplinarité, il faudrait que nous disposions de disciplines clairement définies. Or, nous n'avons aucun critère clair de ce qui constitue une discipline (la tension entre le domaine social considéré – avec les aléas historiques et épistémologiques du découpage) est insoluble. Les disciplines sont souvent des conglomerats d'intérêts instables, ayant eux-mêmes grand besoin de dialogue intra-disciplinaire. De plus, les luttes de pouvoir entre disciplines sont légion; elles considèrent volontiers leurs rivales comme des « préalables » ou des « sciences auxiliaires » pour leur propre travail. On pourrait, à la rigueur, parler de petite interdisciplinarité, ou plus modestement, d'interméthodologie, comme objectif souhaitable (et souvent nécessaire au sein d'une discipline donnée). Ce sont des méthodologies que nous combinons avec fruit, et cela au sein d'une discipline spécifique. Abandonnons donc l'interdisciplinarité, concept qui ne sert qu'à lutter et/ou qu'à obscurcir (au mieux, à décrocher des crédits de recherche).

Mots clés. — Épistémologie des sciences sociales, histoire, communication, études de cinéma, études de réception, public, méthodologie.

Débatte de la notion d'interdisciplinarité suppose un accord véritable sur la notion de discipline. Précisons : une notion valable moins dans un tableau idéal des sciences nourri de définitions *a priori*, mais aussi au vu de la réalité non seulement scientifique, mais aussi sociale, institutionnelle, des « disciplines » – en nous restreignant aux sciences humaines et sociales. Avant de croiser les disciplines, il faut savoir où nous en sommes de la question disciplinaire, sinon, nous ressemblerons fort à la *gentry* anglaise chassant le renard, décrite par Oscar Wilde : l'innommable (la discipline) chassant l'immangeable (l'interdisciplinarité). Or, nous n'avons, nulle part, une définition de la notion de discipline qui nous permette de bâtir de façon cohérente celle d'interdisciplinarité.

Les disciplines : concept/territoire/méthode

Efforçons-nous de commencer par définir la discipline de façon classique, en termes aussi scientifiques que possible. Il est deux façons, classiques, de faire : d'un côté, une discipline peut se définir par des concepts fondateurs ; de l'autre, par son territoire d'études (ce qui pose, immédiatement, la question politico-épistémologique de la frontière). Cette opposition n'est pas originale. Évoquant l'histoire des grandes disciplines, Roger Chartier (1998, chapitre 9) oppose ainsi la sociologie, discipline très conceptuelle, qui regarde vers la philosophie et se nourrit de concepts, et la géographie, science de la terre, ou plutôt du paysage, littéralement engluée dans le concret (l'histoire occupant selon lui une position intermédiaire). La sociologie est une discipline qui a vocation à embrasser la totalité du social, à partir d'un répertoire de concepts que Robert Nisbet (1966) identifie de façon brillante dans *La tradition sociologique* – pour mémoire : communauté, autorité, statut, sacré, aliénation, etc. – la définition par le concept fondateur peut s'enrichir d'une autre notion, capitale dans la hiérarchie des disciplines, celle de canon et de textes fondateurs. Sachant que les auteurs canoniques peuvent être revendiqués par des disciplines différentes. Max Weber est canonique (on dirait aujourd'hui incontournable) pour un sociologue, pour un spécialiste des religions, pour un historien du capitalisme, pour un politologue... Notons aussi que toutes les disciplines ne peuvent revendiquer un canon bien établi. Mais revenons à l'opposition entre concept et territoire. Elle est trop simple pour n'être pas suspecte car, dès que le territoire s'élargit, il atteint un certain niveau d'abstraction. Beaucoup de territoires ont vocation à devenir des concepts, et les disciplines de territoires sont très souvent des fausses modestes. On affiche une ambition limitée de n'étudier que X (X = le paysage/l'éducation/le discours) au sein de la société, mais à l'examen il s'avère que X est, au fond, présent dans toute la société, que toute la société est interprétable à partir de X. Ce petit coup de force a été tenté maintes fois dans l'histoire des sciences sociales. Mais les chances ne sont pas égales chaque fois entre les disciplines qui s'y risquent. Les « sciences de... » sont bien souvent des découpages territoriaux qui n'ont

pas vocation impériale au sens où je viens de le définir. Par exemple, les sciences de l'éducation (encore que si l'on entend éducation comme socialisation) ou les études urbaines sont partielles. Mais beaucoup de disciplines ne veulent pas être rejetées du côté des disciplines partielles, même si les grandes disciplines établies s'emploient à les enclorre, ou à les renvoyer dans leurs champs. Prenons l'exemple d'une discipline aujourd'hui bien établie, même si cela n'a pas toujours été le cas : la science politique (Favre, 1989) est-elle la science des institutions politiques (élections, etc.), et au premier chef de l'État (capital aux origines de la discipline, et qui a été négligé, erreur fatale, par la sociologie naissante), ou celle « du » politique (« tout est politique »)? En tout cas, aujourd'hui, personne ne conteste sa place sinon dans le tableau des sciences sociales, au moins dans l'organigramme des disciplines qui ont suivi ont pu espérer jouer de cette ambiguïté entre territoire et concept. La sémiotique a été définie par Ferdinand de Saussure comme une science qui étudie les « systèmes de signes au sein de la vie sociale ». Cette définition ne réduit pas la vie sociale à des signes. En extension, on peut parcourir le territoire spécifique de la sociologie, en énumérant des systèmes de signes : la mode, le cinéma, pour citer deux systèmes qui ont fait travailler des pères fondateurs (mais ont-ils fondé?). Cependant, l'on peut aussi dire que la société est faite tout entière de signes, que tout est sens/langage/discours et l'on glisse vers la vocation impériale. Plus près de nous, la communication s'occupe-t-elle des médias (jadis des *mass medias*) en tant qu'outils de fabrication et de circulation des messages ou inclut-elle tous les échanges de signes (tout est communication)? Plus récemment, les « globologues » qui s'occupent de communication soutiennent volontiers que celle-ci ne date pas d'hier ni d'avant d'hier; qu'il faut tout revoir à l'aune des problématiques de la mondialisation/globalisation et que les autres disciplines, enfermées dans des cadres nationaux, se révèlent donc des disciplines locales. Les études de genre (*gender*) soulignent à bon droit que si le genre n'est pas tout, le genre est partout, et donc qu'elles ont vocation à rendre visite, parfois revendicative et critique, à toutes les autres disciplines. On le voit, il faudrait ébaucher une typologie fine de ces rapports de sens et de force entre disciplines. En tout état de cause, les intentions scientifiques y apparaissent comme constamment mêlées : il s'agit aussi d'agrandir le territoire d'études et donc le territoire de la discipline (y compris le territoire physique, sur le campus, etc.). Dans cette opposition du concept et du territoire, le concept, notamment en France (beaucoup plus qu'aux États-Unis), l'emporte : défendre sa discipline c'est savoir manier le concept. Les historiens français en sont la preuve qui ont maintenu une forte tradition spécifique de philosophie de l'histoire pour montrer qu'ils n'y étaient pas rebelles. Mais les disciplines territoriales peuvent déployer une autre stratégie : celles auxquelles on reproche d'être dans la boue du territoire peuvent parfois répondre à d'autres qu'elles ont la tête dans les nuages. Ainsi, même si les sociologues français aiment le concept, ont-ils de longue date dénoncé l'abstraction oublieuse du réel que les historiens leur reprochent, mais chez d'autres : les philosophes. Émile Durkheim écrit au début du XX^e siècle des lignes que bien des sociologues ont repris à leur compte : « Nous n'admettons plus aujourd'hui qu'on puisse spéculer sur

la nature de la vie, sans s'être initié, au préalable, à la technique biologique; par quel privilège pourrait-il être permis au philosophe de spéculer sur la société, sans entrer en commerce avec le détail des faits sociaux » (*in* : Wacquant, 1995 : 652). Cependant, l'accusation d'abstraction excessive peut aussi être maniée par l'historien envers le sociologue, en particulier. Et à l'intérieur de chaque discipline : le monographiste reprochera au sociologue, plus synthétique, de s'éloigner trop du terrain, de « faire de la philosophie ». L'axe qui va du primat de la conceptualisation au primat de la description des objets est certainement le plus fécond pour comprendre les oppositions entre disciplines. À ce jeu, on est toujours le philosophe de quelqu'un (trop abstrait, votre affaire, vous ignorez les faits), ou son géographe (trop concrète, et donc faussement concrète, cher ami, votre description, vous oubliez que le réel est construit – même si je suis très content, quand même, de piocher dans votre description). Mais il n'est pas le seul. Car il y a un troisième élément dans la définition scientifique de la discipline : la ou les méthodes. À nouveau, l'accent sur la méthode n'est pas partout le même. Aux États-Unis, on lui fait plus de place. Mais sans méthode, pas de revendication scientifique. Le dialogue entre les disciplines voisines (ou, on y reviendra, au sein d'une même discipline) consiste souvent en des débats méthodologiques, des plaidoyers pour ou contre telle méthode. Le rapprochement de l'anthropologie et de la sociologie est pour beaucoup passé de l'application des méthodes de la première aux territoires de la seconde.

Prenons un exemple de débat méthodologique classique pour la communication. Opposons la « communication » face aux « études de cinéma » (faut-il dire encore la « théorie du cinéma »?). Même si elles ont évolué, les secondes se sont largement formées dans l'ombre de la littérature, voire de la philosophie : elles ont valorisé les œuvres d'abord (rebaptisées « textes », à un point de l'histoire), un peu moins les « créateurs », les artistes. L'immense majorité des rayons du département de cinéma est couvert d'ouvrages monographiques sur des films, des groupes de films, les films de tel ou tel auteur. L'analyse textuelle (sous des formes diverses) est la méthode reine. La communication souligne alors le fait qu'un acteur majeur, le public, ait été négligé : a-t-on interrogé un seul spectateur avant d'affirmer l'impact novateur, singulier, de tel film? Les « textes » ont-ils une vie en dehors de leur public? Problème crucial, soit dit en passant, pour les historiens (Douglas, 2008). Lorsque les « cinémalogues » transfèrent leurs méthodes et leurs outils à la communication, ils persistent souvent dans ce primat du texte (et les monographies sur telle série télévisée s'ajoutent alors aux monographies sur les films – effet de science, effet de concurrence?). De surcroît, sont venus à leurs renforts (même si c'est en proclamant la mort de l'auteur, le texte, lui, demeurerait vivant et coriace) les sémiologues des années 60. Michel Souchon (1993 : 233) qui a bien connu l'époque, vend la même méthodologique : « Sans être soutenue explicitement ni théorisée, la conviction était que ces contenus passaient dans le public [...]. L'analyse des messages percevait permettre de décrire les changements culturels de la société ». La querelle entre les textualistes, *lato sensu*, et les autres, est loin d'être terminée.

Guerres interdisciplinaires

Les disciplines rivalisent donc entre elles de multiples façons, et ces rapports complexes ne cessent d'évoluer. Elles font des offres de service (puis-je vous historiciser, cher ami? Pas avant que je vous sémiotise!). Elles repèrent des domaines ou des méthodes négligées dans le découpage du social et s'en emparent. À ses débuts, la sociologie a négligé l'État; la science politique naissante (Favre, 1989) s'est engouffrée dans ce qui apparaît, rétrospectivement, comme une erreur stratégique. L'histoire de la communication peut s'écrire, en partie, par la conquête d'un objet longtemps négligé par les sociologies (qui ont préféré les structures sociales, le travail, la religion, etc.) : la culture populaire, rebaptisée culture de masse, en expansion foudroyante. Aussi les « communicologues » ont-ils cherché du concept chez des philosophes qui ont pensé (et créer) les concepts « d'industrie culturelle » (Theodor V. Adorno et Max Horkheimer) ou « d'espace public » (Jürgen Habermas). À cet égard, si l'on maintient qu'une discipline construit ses concepts à partir de textes canoniques, on notera que le « canon » de la communication est aujourd'hui fait de bric et de broc – malgré l'effort de Elihu Katz, John D. Pieters, Tamar Liebes, Avril Orloff, 2002) et qu'il n'y a pas d'accord international sur ce canon. Ces découpages ne sont jamais tout à fait clos, les reconquêtes sont à l'horizon, menacent ou promettent selon le point de vue. La fragilité de la communication est ici manifeste : alors que son domaine, en apparence, ne cesse de s'étendre, au sens où la médiation technologique (internet, téléphonie) paraît pénétrer toutes les sphères de la vie sociale, l'absence de canon solide permet à des sociologues, des géographes, d'investir ces nouveaux territoires. On pourra examiner avec intérêt la façon dont l'internet est approprié par des chercheurs très divers, notamment des sociologues et des anthropologues. Un exemple : sur le monde virtuel, l'un des plus brillants ouvrages sur la place nous vient d'un anthropologue ferment inscrit dans sa discipline, et pourtant les « communicologues » ne peuvent le négliger (Boellstorff, 2008).

Les disciplines ont une histoire marquée par des rapports de concurrence, et pas seulement intellectuels, rapport difficiles, à la fois inter- et intra-disciplinaires : il faut se battre pour des postes, des programmes, des subventions (on pourrait faire l'histoire des sciences sociales à travers la distribution des crédits de recherche, et voir ainsi monter et descendre la cote des concepts). Tout responsable de département le vit cruellement : il cherche à convaincre de l'importance de son domaine et se heurte d'abord à des rapports de force, ensuite à des arguments intellectuels. Ses arguments invoquent souvent l'autorité de grands exemples (Oxford et Harvard ont donné des postes à la communication et nous non?). Il fait – et ce point est aussi d'épistémologie – des alliances dont il n'est pas fier pour développer sa discipline – mais de se fait même il la mine, intellectuellement, de l'intérieur. Pour prendre une distinction essentielle encore – dont on annonce trop vite la disparition au bénéfice de l'un ou l'autre camp –, beaucoup de sciences sociales (mais pas toutes) par la rivalité entre les chercheurs empiriques

et quantitatifs et les autres (que je me refuse d'appeler « critique », car la vocation critique est loin de les caractériser tous et a perdu beaucoup de son tranchant). Si le camp quantitatif est beaucoup plus faible en Europe, la montée générale de la quantification (à la fois comme critère d'appréciation interne et externe aux disciplines), sous l'impulsion de la globalisation/américanisation culturelle, pèse déjà sur les rapports inter- et intra-disciplinaires. Précisons que l'identification des territoires et des concepts pose aussi des problèmes infinis, car les découpages ne sont pas vus de la même façon par les différentes disciplines : autre objet de querelle. Singulièrement, les concepts que l'on mobilise comme transdisciplinaires se révèlent toujours les plus difficiles à définir. Plus leur fréquence d'emploi est élevée, plus ils se diluent. Quand ils voyagent, ils se métaphorisent. L'histoire des concepts transdisciplinaires et de leurs impressionnantes métamorphoses est à faire. On y trouverait des cycles, comme celui du triomphe dans la dilution, qui se produit peut-être aujourd'hui pour la « *memory* ». L'usage en est multiple, avec des coupures, par exemple entre les psychologues cognitifs et les sciences du cerveau d'une part, et les historiens et les sociologues d'autre part, dont il est difficile de dire qu'ils parlent de la même chose lorsqu'ils utilisent le même terme (Sutton, 2007).

Le concept flou par excellence est celui de société, que l'on risque fort de définir avec d'autres concepts qui sont loin, eux aussi, de faire accord. Patrick Charaudeau (2010) pose l'analyse du discours en concurrence directe avec la sociologie, en définissant la société comme un « ensemble de signes », et la parenthèse qui précise qu'il s'agit « aussi de signes d'action » est œcuménique, mais du coup la définition perd tout son tranchant. Par ailleurs, l'analyse du discours s'occupe très massivement du langage verbal. Beaucoup de sociologues, d'historiens, de géographes – bref, de gens qui ne sont ni sémiologues, ni analystes du discours – noteront qu'il s'agit d'une définition d'analyste du discours ou de sémiologue. Allons plus loin : il est impossible d'élaborer une définition consensuelle de la société acceptable par toutes les disciplines ou les sous-disciplines. Car une discipline a vocation à discipliner, à mettre de l'ordre dans le monde. Michel Foucault a insisté sur le fait que les disciplines scientifiques ont aussi vocation à mettre de l'ordre. Mais chacune cherche aussi à imposer son ordre. Une discipline est un partage qui doit s'imposer aux autres, et aussi à ceux qui le pratiquent. Après tout, on entre dans une discipline, dont il devient quelquefois difficile de sortir. Quand on en sort, c'est souvent de façon provisoire et stratégique, pour faire de l'interdisciplinarité. On peut risquer une sortie plus durable, débaucher quelques collègues, mais cette liberté aura pour but de créer un nouveau champ, elle aura vocation à créer une nouvelle discipline, on y reviendra.

Guerres intra-disciplinaires

Le dialogue n'est pas seulement entre les disciplines mais à l'intérieur d'elles, d'abord. Avant d'en arriver à l'interdisciplinarité, nous aurions besoin d'intra-disciplinarité (mais je ne veux surtout pas proposer de nouveau concept). C'est aussi une difficulté pour quiconque veut dresser, comme Patrick Charaudeau, un tableau des disciplines. Par exemple, ce dernier associe étroitement la sociologie au concept de domination, mais ce n'est là qu'une sociologie, au minimum, car le concept de domination est loin d'avoir une signification facile à délimiter (Boltanski, 2009). On pourrait argumenter que ces écarts intradisciplinaires favorise l'interdisciplinarité, en conduisant les différents courants théoriques de la même discipline à chercher des alliés chez d'autres. La sociologie de l'ANT (*Actor Network Theory*) trouve beaucoup de matière chez les historiens, qui, sans nécessairement utiliser le vocabulaire théorique correspondant, remontent, au fil des documents, et de façon très dense, des réseaux d'acteurs occupés à construire le social. Lesdits historiens se sentent souvent plus mal à l'aise avec des sociologies plus structurales, plus statiques, simplement parce que la question du changement est plus difficile à y introduire : le dialogue entre les historiens et Pierre Bourdieu a été complexe, pour dire le moins, même si certains qui se sont occupés de la naissance d'un « champ » ont pu apporter de l'eau au moulin bourdivin. Mais comme ces exemples le montrent, le dialogue est à sens quasi unique, et relèvent des efforts de mobilisation pour renforcer sa place au sein d'une discipline donnée : je suis historien mais je maîtrise telle théorie sociologique, ou inversement.

Les désaccords fondamentaux sur ce qui fait la société sont loin d'avoir disparu, et l'on est allé trop vite de la fin des idéologies à la fin des oppositions théoriques. Comme il n'y a pas d'accord sur ce qu'est la société et les agents/individus/acteurs qui la constituent, il devient difficile de la découper en « morceaux ». Et même si l'on découpe, au sein de chaque charcuterie sur la place, on n'est pas d'accord sur ce qui fait l'essence de la viande, ou de l'animal à découper. Si la société est d'abord un ensemble d'individus rationnels (acceptons provisoirement le terme de rationnel), si elle est un ensemble d'individus dotés de répertoires de valeurs changeantes (passons sur valeur), si elle est d'abord faites d'entités collectives dans lesquelles les individus s'emboîtent ; je peux, dans tous les cas, être défini comme sociologue (et même partager un bureau avec un collègue, quoique le dialogue risque de se limiter au menu de la cafétéria), je ne pratiquerai pas les mêmes méthodes de travail, je n'aurai pas la même relation avec l'histoire, avec la sémiologie, la philosophie.

Une définition matérielle et sociale de la discipline...

Plutôt qu'une définition conceptuelle, on peut proposer une définition matérielle et sociale. Précisons que je ne prétends pas y réduire les disciplines, mais il me paraît illusoire d'ignorer cette dimension. Les disciplines sont des stratégies – concurrentes pour l'essentiel – qui cherchent à imposer des perspectives d'analyse du monde (et pas seulement du monde social). Les disciplines se construisent comme coalitions d'intérêts (plus ou moins durables, plus ou moins locales/nationales/internationales), autour d'un champ et/ou de concept et/ou de méthodes, regroupant des chercheurs qui proclament l'existence de leur disciplines, d'où création de postes, de revues universitaires spécialisés, ou, consécration suprême, de départements et d'institutions (en France, de commissions nationales universitaires). Une discipline est consacrée aussi par l'existence d'un langage spécifique (d'un jargon, pour le dire de façon plus dépréciative), au premier chef le nom de la discipline. Ici, l'analyse du discours des disciplines a un vaste travail, certes local, mais qui sera d'une grande richesse. Travaillant sur un même objet à partir de disciplines différentes, on se voit changer tout d'abord de langues, de vocabulaire, sans même songer aux problèmes théoriques différents que l'on pose. Mais aussi, si l'on reste dans la même discipline en traversant l'Atlantique – ou la frontière canadienne –, on découvre que ce n'est peut-être plus tout à fait la « même » discipline (pour un cas ancien mais toujours piquant, voir Lamont, 1988). Si je peux me permettre un exemple personnel, face à mon jury de thèse d'histoire qui portait sur une grande organisation (la radio télévision française) et ses métiers, un membre me fit remarquer que j'avais négligé la sociologie des organisations et des professions et je m'entendis répondre, sentant la discipline s'emparer de moi, que j'avais bien pris connaissance, avec grand intérêt, de ces travaux, mais qu'écrivant une thèse d'histoire avec grande densité d'archives, je n'avais pas éprouvé le besoin d'y faire référence en détail (je n'ajoutais pas que les autres membres du jury n'auraient sans doute pas apprécié). J'avais parlé la langue de l'historien : archives, sources, documents, corroboration, en incluant les sources contemporaines de l'histoire orale (que je n'appelais bien sûr pas entretien sociologiques, ni même récits de vie).

Pour en revenir aux noms des disciplines, souvent plus cruciaux que leur définition, voici un petit inventaire pour citer quelques-unes des disciplines rencontrées par l'auteur sur son parcours : « théorie du cinéma », « sémiologie », « histoire culturelle », et aussi, avouons-le, « analyse du discours ». Rencontrées avec une envie de ne s'identifier à aucune et de les abandonner toutes : car on se trouve très vite mobilisé par le besoin de définir et justifier une discipline par rapport à d'autres. On se trouve mobilisé par des communautés de chercheurs qui réclament que l'on revête ce qui apparaît très vite comme un uniforme. Pour comprendre le pouvoir de la discipline, en ce sens, partons du chercheur et de sa stratégie individuelle (procédons en adoptant, au moins provisoirement, l'individualisme méthodologique de certains sociologues). Si l'on rencontre un chercheur, aujourd'hui, il doit se définir par une discipline – il n'a pas le choix. Une discipline

est d'abord une contrainte. Ainsi l'auteur de ses lignes est-il « chercheur en communication », publie principalement dans des revues de « communication », etc. Il se définirait beaucoup plus volontiers comme sociologue et historien que les hasards et les nécessités de la carrière ont poussé à s'intéresser beaucoup aux médias, mais cela fait désordre curriculaire. Et soyons francs, historiens et sociologues qui sont plus prêts du cœur de leurs disciplines respectives ne l'accueilleraient pas nécessairement à bras ouverts (sans parler de postes).

...et de l'interdisciplinarité

Résumons : la notion de discipline ne nous permet pas d'ouvrir la voie à celle d'interdisciplinarité de façon fructueuse au plan scientifique. Pour la bonne raison que l'effort scientifique est composite par nature. On pourrait dire que l'interdisciplinarité est partout, c'est-à-dire nulle part. Car les dynamiques sociales, institutionnelles (et personnelles, de surcroît, on le verra plus loin) nous forcent à des affiliations disciplinaires qui peuvent être vécues comme profondes, mais qui demeurent largement artificielles. Quant aux efforts interdisciplinaires, ils sont, mais à un degré supérieur, des conglomérats (d'intérêts, de budgets, de concepts, de territoires, de méthodes, d'affects encore plus incertains, plus instables que les disciplines). Plus instables car ils s'inscrivent dans le jeu permanent des rivalités entre disciplines. C'est ici que la promotion de l'interdisciplinarité peut participer, comme les disciplines, d'un effort commun pour créer un rapport de forces favorables à l'émergence d'un objet, parfois le temps de l'obtention d'un contrat de recherche ou d'édition, parfois un peu plus durablement. De ce point de vue, considérons la thématique proliférante des « études », ou des « études de » (cinéma, culturelles, de mémoire, de genre, etc.). Elles apparaissent comme un état intermédiaire entre la discipline établie et l'interdisciplinarité quelque peu durable. Elles ont (mais pour combien de temps?), leurs revues scientifiques, leurs programmes universitaires qui luttent pour devenir des départements. Dans les sciences sociales, plus que l'interdisciplinarité, il faudrait comprendre la dynamique de ces « paquets », de ces « clusters » en reconfiguration permanente. Il faudrait faire bonne place à la notion « bourdivine » de stratégie de reconversion de ressources d'un champ universitaire dans un autre : ainsi la reconversion des littéraires dans la sociologie des médias, dans les études culturelles, dans l'analyse du discours, qui permet de sauver au moins une partie d'un capital culturel chèrement acquis. L'essor présent des études de mémoire en sciences sociales (Sage a lancé en 2006 la revue *Memory Studies*), rassemble ainsi des sociologues (pour beaucoup des médias), des historiens, des psychologues sociaux, autour d'une notion composite de la mémoire qui ne recouvre pourtant qu'une partie du concept. Sous la politesse et l'effort fait pour créer des coalitions, il y a aussi la persistance de méfiance ou de désintérêt, aussi bien à l'intérieur des départements, ou l'on cohabite tant qu'il y a de la place (et des budgets) pour tout le monde, qu'entre départements. Les voyages entre

disciplines permettraient ainsi d'établir l'axiome : la discipline fondamentale de l'un est toujours la science auxiliaire de l'autre. De même que l'on peut essayer de réduire le concept à un territoire, on peut traiter une discipline comme une science auxiliaire (ce qu'on ne dit plus guère aujourd'hui, mais la stratégie demeure), voire comme une simple méthode. Certains territoires sont traités comme des préalables utilisés par d'autres. Aujourd'hui, la plupart des *curricula* de départements de communication intègrent la sémiologie, mais avec, clairement, un statut de science auxiliaire d'analyse des messages (singulièrement de l'image), ce qui est une défaite par rapport à l'ambition initiale. L'analyse du discours est encore traitée par beaucoup comme une science auxiliaire, non comme une discipline *bona fide*. Mais l'histoire, pourtant mieux établie, peut être traitée de la même façon. L'expérience (ici personnelle, mais une fois de plus, je le crois, représentative) de l'historien « spécialisé » fréquemment confronté à des non-historiens pourrait se résumer ainsi : ah ! Vous faites de l'histoire ? C'est bien, vous repérez les faits et les dates, et cela nous permet, à nous, les sociologues, de nous passer de ce travail nécessaire et accessoire et de passer aux choses sérieuses, plus théoriques, plus urgentes. Bien sûr, cela ne fut jamais dit comme cela. Mais la place aussi de l'histoire dans bien des *curricula*, ou des ouvrages, comme savoir de fond nécessaire, suffirait ici à nous éclairer. Traitons de l'arrière-plan historique, puis passons à l'essentiel.

Une définition psychologique : discipline et fétichisme

Compliquons notre affaire avec une troisième définition de la discipline, individuelle et psychologique. Une discipline c'est aussi – au niveau individuel – un fétichisme, pour dire bref un attachement primitif qui seul donne du plaisir (le discours m'importe, la statistique m'importe, l'inconscient m'importe) qui travaille des individus et crée des attachements durables, constitutifs pour beaucoup d'entre nous. Cette vue plus psychologique de la discipline peut s'articuler à la vue matérielle et sociale : les attachements individuels se rencontrent et s'organisent en coalitions d'intérêts. On affirme la primauté de tel objet, de telle méthode. De ce point de vue, les choix épistémologiques peuvent dissimuler des énoncés radicalement simples. Vous devez analyser le sens d'un texte (d'un film). Pourquoi ne pas compter les plans ? Aller voir le metteur-en-scène ? Organiser un « focus group » ? Votre discipline le justifie-t-elle ? Ou tout simplement, vos affects ? Pour faire tout cela, ou une partie, il faut aussi en avoir l'envie. L'inter- comme l'intra-disciplinarité se heurtent souvent ici à de puissants non-dits.

Un bon point d'appui pour analyser ces fétichismes disciplinaires serait l'analyse les recensions d'ouvrage d'une discipline à l'autre. Il y a, là encore, une vieille affaire, depuis le temps où les disciples de Émile Durkheim critiquaient la géographie ou la science politique naissante dans *L'Année sociologique*, revue

fondée en 1898. Mais on peut faire le même exercice aujourd'hui. La critique permet d'utiliser un ton parfois plus acerbe, plus humoristique, bref, elle dévoile l'affect. Un exemple tout récent. Une revue (que je recommande au passage) en ligne, *Participations*, qui met en avant les études du public (mais en convoquant chercheurs du cinéma et des médias ensemble, ce qui contribue à faire son intérêt), propose une critique de deux ouvrages de théories du cinéma, renouvelée par la psychologie cognitive, mais persistant dans le textualisme, et la vieille guerre citée plus haut de reprendre. L'auteur de la critique (Barker, 2009) écrit : « De différentes façons, ces deux livres illustrent le refus persistant de beaucoup d'études de cinéma de prendre en compte les acquis des recherches sur le public et d'intégrer les résultats dans leur recherche ». Sur des exemples précis, Michael B. Barker se moque d'un des auteurs qui, en partant du texte seulement, procède à ces généralisations étranges du type : « Le spectateur comprend ». Le spectateur jaillit du texte, mais, nous dit Michael B. Barker, il est d'abord dans la salle. Sans entrer dans le débat, il y a là une incompréhension qui demeure totale. Peut-elle être résolue tout à fait ? Elle ne le peut, en tout cas, si l'on ignore que chacun défend ici un fétiche qu'il brandit, autant qu'un argument intellectuel qu'il manipule.

« Grande interdisciplinarité » ou philosophie ?

Cherchons malgré tout à prendre l'interdisciplinarité par un autre bout. Malgré le scepticisme de l'auteur, n'a-t-elle pas connu des réussites éclatantes ? On pourra citer, à l'instar de Patrick Charaudeau (2010), la rencontre entre philosophie et histoire chez Michel Foucault, ou encore le structuralisme de Claude Lévi-Strauss ou de Roland Barthes. Mais il faut ajouter ici que ces interdisciplinaires appartiennent pour partie à une époque révolue, où une conception de la société inspirée de la linguistique et baptisée structuralisme prétendait retrouver les mêmes logiques à l'œuvre dans des champs extrêmement divers. À nouveau, une tentation totalisante qui a fait long feu, d'autant que le dernier Roland Barthes n'a plus grand-chose de structuraliste, et qu'il est impossible de réduire Michel Foucault à cette vision à laquelle on l'a associé. Il est ironique de traiter Michel Foucault, archéologue/déconstructeur des disciplines, d'interdisciplinaire puisqu'il transcende les disciplines plus qu'il ne les croise. Mêlé-t-il la philosophie et l'histoire, ou propose-t-il pas une autre façon de faire de la philosophie et de faire de l'histoire ? Cette façon de faire provoque des effets profonds en histoire, mais aussi des contestations silencieuses d'historiens méticuleux (peu « conceptuels ») qui travaillent dans les mêmes domaines mais avec leurs vieux et respectables outils.

On pourrait trouver d'autres exemples, plus récents, de grands interdisciplinaires. Je pense à un auteur qui est cité par des disciplines aussi diverses que celles qu'il cite, Paul Ricœur. Il convoque librement phénoménologie, linguistique,

pragmatique, et de vastes pans de l'histoire de la philosophie. Les narratologues, les sociologues et les historiens de la mémoire, n'ignorent pas Paul Ricœur, mais ils ne se font pas philosophes pour autant. Ils retournent, avec des notions nouvelles, dans leur discipline, un peu comme Marc Bloch qui disait que les sociologues lui avaient appris « à penser... moins bon marché » (in : Ricœur, 2000 : 216). Rare moment où un penseur d'une discipline veut bien payer ses dettes à une autre (avant de repartir chez lui). À bien y réfléchir, les grands interdisciplinaires, s'il y en a, sont d'abord des philosophes, qui occupent encore, au moins dans le paysage intellectuel français, une position de surplomb par rapport au reste des disciplines, malgré la lutte discrète amorcée par la sociologie depuis ses origines. Dernier exemple, un auteur comme Jacques Rancière (2008 : 40) s'est récemment intéressé à la notion « d'émancipation » du spectateur de l'art en essayant de ranimer la notion de pensée critique. Il le fait en philosophe, il réfléchit sur la pensée de l'art, attaquant à plusieurs reprises – de façon non fortuite – « les sociologues », y compris l'un d'entre eux qui publie, la même année, un ouvrage analysant de façon fort différente – plus sociale – la notion même d'émancipation. Terminant par l'invocation d'Emmanuel Kant, il se situe dans la tradition philosophique de l'analyse de l'art. Je doute fort qu'il appréciait le titre d'interdisciplinaire – même si cela ne l'empêche pas d'écrire un livre qui fera réfléchir, parmi beaucoup d'autres, les sociologues de l'art et des médias. Précisons que cette « grande interdisciplinarité », ou tout simplement cette place de la philosophie dans les sciences sociales, appartient aussi à un paysage intellectuel que l'on peut dire latin, en tout cas français. La rencontre entre les humanités et les sciences sociales se fait beaucoup plus malaisément dans le monde anglo-saxon, et singulièrement aux États-Unis. L'interdisciplinarité est aussi une notion qui change en se traduisant, mais si l'idée de mélanger des disciplines est, ou a été, partout à la mode, parce que cela peut aider à obtenir des crédits ou à publier des ouvrages qui obtiennent (si l'on intervient au bon moment) un crédit d'originalité. Ceci peut expliquer la vogue persistante de la notion d'interdisciplinarité, mais ne lui donne guère d'assise. Comme le raconte Robert Darnton (1990 : 97) à propos de son expérience d'éditeur universitaire aux presses de Princeton : « Soyez interdisciplinaire. Mélanger les domaines : cela vous fera paraître novateur. Vous pouvez même mélanger les métaphores pour montrer que vous êtes sur la frontière avancée du savoir » (lecture recommandée à ceux qui veulent comprendre le jeu de la mode universitaire).

« Petite interdisciplinarité » ou interméthodologie ?

À défaut d'une « grande » définition de l'interdisciplinarité, qui suppose une « grande » définition des disciplines qui se rencontreraient et se fertiliseraient mutuellement, peut-on se rabattre sur une définition modeste ? Le lecteur aura noté que j'ai donné quantités d'exemples d'approches que l'on pourrait qualifier d'interdisciplinaires. Cette conception modeste paraît s'imposer. Je tiens qu'elle

est illusoire, comme la grande interdisciplinarité, mais d'une autre façon. Prendre un « objet », disons une émission de télévision spécifique (réservant le débat sur la notion je réduis volontairement la taille de l'objet). Qu'est-ce que faire travailler l'objet par plusieurs disciplines différentes? Je commencerai par l'historien que je suis (ou fus). Il racontera (puisque l'on raconte que les historiens racontent) comment l'émission est née, il y a vingt ans, d'un dialogue entre le directeur des programmes et les réalisateurs, fouillera dans les archives pour en raconter la genèse, le tournage. Il analysera le contenu pour montrer comment il reflète les préoccupations de la télévision de l'époque. Il s'intéressa à la réception à travers la critique, le courrier des spectateurs, les archives du centre d'études de l'audience. Bref, l'historien sera tenté (toujours la tentation impériale des grandes disciplines et parfois aussi des petites) de dire qu'il fait le travail d'à peu près tout le monde. Bien sûr, il le fera en tâchant de situer les phénomènes dans une évolution plus que dans une structure, et dans une langue que les non-spécialistes trouveront lisible. Le sémiologue/analyste du discours analysera l'émission en respectant la clôture du texte avec un arsenal méthodologique différent, y trouvera des carrés greimassiens qui intriqueront fort l'historien (mais notre sémiologue sera-t-il greimassien?). Il déplorera courtoisement le caractère impressionniste, littéraire, du travail de son collègue. Le sociologue utilisera, peut-être plus que l'historien, les interviews, et moins les archives qui gardent un peu de leur statut sacré en histoire; il entrera plus avant dans la société de l'époque, y trouvera de la domination (mais est-il un sociologue critique dénonciateur de la domination?), y trouvera peut-être des sujets actifs, capables d'évaluation diversifiés (s'il est un sociologue plus pragmatique, ou s'il se reconnaît, sociologue des médias, dans le champ actuel des études de la réception). L'économiste... J'arrête là mon inventaire.

Les problèmes posés par ce tableau sont multiples. Je crains d'abord que les dialogues ne soient très limités, à nouveau. Au fond, les approches sont différentes. Il y a des dialogues possibles, mais ils sont fragiles et très inégalement répartis. La sémiologie dure est condamnée, par une langue spécifique, à s'isoler (ce qui fait aussi, à un autre point de vue, sa force). Le sociologue et l'historien dialogueront peut-être plus facilement, mais très vite ils rencontreront, eux aussi, leurs limites. Plus profondément, on retrouvera là les problèmes de l'intra-disciplinarité qui sont, aujourd'hui, tout aussi cruciaux, et montrent la tendance des sciences sociales à se diviser à l'infini, à l'abri de pavillons officiels qui abritent des marchandises de plus en plus diverses. Ainsi certains historiens de la culture, notamment, empruntent-ils largement à la sociologie et réfuteront-ils la vision simpliste, un peu trop descriptive, un peu trop positiviste. Ils réclameront, par exemple pour la notion de culture populaire/de masse, un peu d'élaboration théorique, quitte à entrer en débat avec beaucoup d'autres disciplines et sous-disciplines.

Autre problème. Un énoncé du type « faire tourner un objet » suppose que nos interdisciplinaires s'accordent sur la définition de l'objet et sur l'importance de son analyse. Or, nul besoin d'être relativiste pour constater que les chercheurs,

s'ils ne font pas leurs objets tout entiers, contribuent tous à les faire émerger par le travail d'analyse. Quels sont ces mystérieux objets de recherches (ou sujets? ou territoires?) qui peuvent faire l'objet d'un tel accord? Une émission de télévision, une seule, est-ce l'unité pertinente? Et d'ailleurs qu'est-ce? Un seul épisode de l'émission littéraire disparue *Lecture pour Tous* pourra intéresser un sémiologue, peut-être un historien de la littérature se penchant sur un auteur précis, mais le sociologue, l'historien de la télévision, trouveront que c'est un peu court, et réclameront la série ou la journée entière. Et ceci est un exemple de débat simple. Si l'on élargit et pense, par exemple, à un autre objet abstrait, complexe, déjà lourd de théories. Non pas un groupe de films, mais « le public » (Bourdon, 2004). Qu'est-ce qu'une approche interdisciplinaire du public? Le public existe-t-il en dehors dans les discours sur le public? (voilà l'analyse du discours satisfaite, et pouvant s'approprier un objet)? Dans les constructions sociales (certains sociologues apprécieront ce point de vue)? Est-il possible au contraire de reconstituer un public, en chiffres, en comportements concrets, sur toute une durée (certains historiens s'y essaieront peut-être, je doute que le terme « histoire du public » puisse avoir un sens aussi simple)? Les philosophes se réjouiront de revenir à la querelle fondatrice entre John Dewey et Walter Lippman pour débattre de la possibilité d'un public autonome, participant, dans les démocraties modernes, mais sans forcément analyser sur le terrain les configurations concrètes (réunions électorales, sondages, etc.) qui donnent des formes tellement diverses au « public ».

Conclusion

Si j'ai volontairement radicalisé mon pessimisme, ce n'est pas pour dire qu'il est impossible de faire collaborer des disciplines ou des approches différentes. Mais deux conditions doivent être réunies, qui donnent alors au mot interdisciplinarité un sens plus modeste, à tout point de vue (scientifique et spatial), encore que celui suggéré par Patrick Charaudeau. Le plus souvent, un chercheur combinera plusieurs approches méthodologiques au sein sa discipline spécifique. Il ne s'agira pas d'un grand projet rassemblant une équipe, mais de l'effort d'un tout petit nombre pour jouer avec deux outils différents. Ainsi un chercheur historien qui travaille sur l'évolution du magazine télévisé aura-t-il intérêt à recourir à des méthodes formalisées d'analyse d'un échantillon, pour constater, par une bonne analyse de contenu, que la place du commentaire en voix *off* (la voix de Dieu), a reculé avec le temps (c'est un exemple imaginaire). Il sera alors un historien qui utilise une méthode de la communication (mais l'analyse de contenu est pratiquée comme méthode, par des sociologues ou des psychologues sociaux). Autre exemple, cette fois bien réel, d'interméthodologie réussie, l'ouvrage d'Annette Kuhn (2008) sur le cinéma. Étudiant les souvenirs de spectateurs de cinéma anglais d'avant-guerre pour comprendre la place du cinéma dans la vie quotidienne de l'époque (œuvre d'historien?) mais aussi son écho très précieux

plus tard dans le cycle de vie de la population concernée (œuvre de sociologue?), elle combine les récits de vie de spectateurs de cinéma et l'analyse de moments très précis de films, qui sont demeurés dans la mémoire, pour montrer que les caractéristiques « textuelles » bien spécifiques doivent aussi être analysées en relation avec les lectures du public.

Est-ce de l'interdisciplinarité? Je serais tenté de répondre que tout cela nous donne une passionnante histoire du cinéma, qui n'ignore rien de méthodes diverses et sait s'appuyer sur les traditions d'analyse textuelle mais sans rejeter le public réel. C'est de la bonne histoire et de la bonne sociologie qui pratiquent tout simplement, une diversité de méthodes, plus précisément, de deux méthodes seulement, mais combinées de façon cohérente et systématique. C'est l'œuvre d'une chercheuse qui pourra féconder d'autres recherches de ce type. On l'aura compris, je pense que la notion d'interdisciplinarité demande moins un plaidoyer qu'elle n'est qu'un symptôme de l'état des sciences sociales, parcourues de multiples divisions. Ce qui ne signifie pas qu'il faut empêcher les rencontres entre chercheurs et outils, et travailler ensemble. C'est scientifiquement souhaitable, intellectuellement stimulant. Mais difficile. Dernière définition de l'interdisciplinarité, emprunté à l'entrée « Amitié », du *Dictionnaire du Diable* d'Ambrose Bierce (1911) : « Un bateau assez grand pour transporter deux personnes par beau temps, une seule seulement par mauvais temps ».

Références

- Barker M., 2009, *The Horse Who Drank The Sky. Film Theory Beyond Narrative and Theory*, Review of Pomerance, New Brunswick, Rutgers University Press
- Boelstorff T., 2002, *Coming of Age in Second Life. An Anthropologist Explores the Virtually Human*, Princeton, Princeton University Press.
- Boltanski L., 2009, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
- Bourdon J., 2004, « La triple invention. Comment faire l'histoire du public », *Le Temps des Médias*, 3, pp. 12-26.
- Bourdon J., 2009, *Introduction aux médias*, Paris, Montchrestien.
- Charaudeau P., 2010, « Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication*, 10, pp. 195-222.
- Chartier R., 1998, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, A. Michel.
- Darnton R., 1990, « Publishing : a Survival Strategy for Academic Authors », pp. 94-107, in : Darnton R., dir., *The Kiss of Lamourette. Reflections on Cultural History*, London, Faber and Faber.
- Douglas S., 2008, « Does Textual Analysis Tell Us Anything About Past Audiences », pp. 66-76, in : Zelizer B., dir., *Explorations in Communication and History*, London, Routledge.

- Favre P., 1989, *Naissances de la science politique en France, 1870-1914*, Paris, Fayard.
- Kuhn A., 2008, *An Everyday Magic. Cinema and Cultural Memory*, London, IB Tauris.
- Katz E., Peters J., Liebes T., Orloff A., 2002, *Canonic Texts in Media Research. Are There Any? Should There Be? How About These*, London, Polity.
- Lamont M., 1988, « From Paris to Stanford », *Politix*, vol. 1, 3-4, pp. 22-30.
- Nisbet R., 1966, *La tradition sociologique*, trad. de l'anglais par M. Azuelos, Paris, Presses universitaires de France.
- Rancière J., 2008, *Le spectateur émancipé*, Paris, Éd. La Fabrique.
- Ricœur P., 2000, *L'histoire, la mémoire, l'oubli*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Souchon M., 1993, « L'apport des méthodes quantitatives à la connaissance du public de la télévision », *Hermès*, 11-12, pp. 233-245.
- Sutton J., 2007, « Memory in Science : Index & Bibliography ». Accès : <http://www.phil.mq.edu.au/staff/jsutton/Memory.html> (consulté le 03/09/10).
- Wacquant L., 1995, « Durkheim et Bourdieu. Le socle commun et ses fissures », *Critique*, 579-580, pp. 646-661.